

UN CAPITAINE DE LA « JUIN » A KOLWEZI

Pour apporter un témoignage sur l'opération « Bonite » vingt huit ans plus tard, il est tentant d'utiliser le bénéfice du recul par rapport au temps (et donc l'assurance de ne pas se tromper dans ses évaluations) pour conduire une analyse stratégique pertinente et tirer des enseignements percutants, replacer avec brio cette opération dans le cadre de la « projection » en tant que fonction stratégique opérationnelle, ou la considérer dans le cadre stratégique plus général de « l'approche indirecte » face au blocage de l'équilibre bipolaire de la terreur entre les deux grands d'alors, bla, bla, bla, bla, bla,...

...Mais le capitaine de 1978 ne faisait pas de stratégie ! Et, la lecture de ses notes du moment montre que ses soucis étaient plus terre-à-terre, orientés davantage vers le commandement direct des hommes que vers les concepts et les grandes idées. Aussi, le témoignage qui suit, s'il manque certainement de vision prospective et de profondeur stratégique, n'a d'autre ambition que de coller à la réalité du terrain telle que ce capitaine l'a vécue au jour le jour.

Mercredi 17 mai 1978- matin :

Il fait un temps magnifique sur Calvi. Le régiment n'est pas en alerte Guépard de premier rang¹ et la 2^{ème} compagnie du 2^{ème} REP que je commande est éparpillée sur toute la Corse : une section en stage nautique au centre amphibie du régiment; une autre au centre montagne du col du Vergio; la troisième au champ de tir de Campanella pour la journée. Alors, après avoir entendu les doléances de l'adjudant de compagnie qui, comme d'habitude, se plaint de la faiblesse de l'effectif qui lui reste au quartier pour le service courant, je m'appête à aller passer la journée avec la troisième section...

...Et je me retrouve en milieu de matinée, avec la SPA², dans la salle « OPS » du régiment, après avoir été intercepté par une patrouille de la Police Militaire qui m'apprend que l'on vient d'être mis en alerte.

Bah ! Ce n'est pas la première fois... Quelques heures, voire un ou deux jours avec les faisceaux de musettes et d'armes sur l'aire de rassemblement de la compagnie et puis l'alerte se « dégonflera » et l'on reprendra l'instruction...

Vers minuit :

Ouf, tout est prêt... Quelle journée ! Le régiment est en « alerte à 6 heures »³. Dès midi, toutes les sections ont rejoint le quartier ; la plus éloignée est récupérée par hélicoptère. Dès lors les légionnaires, bien « drillés », s'organisent et perçoivent les effets et tout le matériel nécessaire, tandis que le régiment s'efforce de faire ramener les quelques 80 stagiaires qui sont à Corte et Bonifacio mais aussi sur le continent, à Castelnaudary, à Mont-Louis et Pau.

¹ Le régime d'alerte est à trois jours ; ce qui autorise l'instruction et l'entraînement à l'extérieur du camp.

² Situation de prise d'armes. Document qui rassure la hiérarchie en lui donnant l'impression de maîtriser les effectifs...

³ C'est-à-dire qu'il doit pouvoir quitter le camp six heures après en avoir reçu l'ordre.

Cela semble quand même sérieux. Vers minuit, la compagnie est fin prête, je pense pouvoir m'accorder quelques heures de sommeil...

Je viens de rejoindre ma chambre à Fort Charlet (le « célibatorium ») à 02H00 du matin lorsque une jeep fait irruption dans la cour : alerte immédiate !

Jeudi 18 mai - 06H00

La rame de GMC de la compagnie quitte le quartier pour rejoindre la base aérienne de Solenzara à cinq heures de route. Je suis d'humeur grincheuse : arrivé le dernier à l'ultime réunion, j'ai dû affronter l'irritation du chef de corps qui me dit que je n'aurai pas de renfort d'officier⁴ et que je partirai le dernier avec le risque de rester sur place s'il n'y a pas assez d'avion (na !).

Nous arrivons à Solenzara à 11H30 et avons l'honneur d'être passé en revue par le général Lacaze, commandant la 11^{ème} Division Parachutiste, qui arrive de Toulouse. La mission est exaltante : il s'agit de voler au secours de la population de Kolwezi (colvé quoi ? c'est où ce bled ?), et notamment des expatriés, qui sont les victimes de massacres perpétrés par des rebelles katangais infiltrés de l'Angola.

La 2^{ème} compagnie décolle la dernière vers l'aventure à 21H30.

Vendredi 19 mai- 04H00

Arrivé à Kinshasa, je descend la passerelle au pied de laquelle m'attend le chef de corps qui m'apostrophe d'un : « qu'est-ce que vous foutez là ? » Devant mon air ahuri, il comprend que l'ordre de poser des quadriréacteurs à Kinshasa ne correspond pas à l'ordre de décollage de Solenzara : deux appareils ont effectué un vol sans escale alors que les autres ont du compléter leurs pleins à Abidjan. C'est ainsi que l'avion de ma compagnie, parti le cinquième, arrive le troisième... Merci aux aviateurs qui avaient fait le plein avant Solenzara !

Vers 08H00 :

Briefing du colonel : la situation à Kolwezi est très imprécise : pas de nouvelles de la compagnie zaïroise du major Mahélé larguée trois jours auparavant aux lisières est de la ville ; il semblerait que 1000 à 2000 hommes disposant d'armes lourdes et peut-être d'AML récupérées sur l'armée zaïroise tiennent encore la ville. Le dispositif des rebelles est très mal connu⁵.

Plus de 2000 européens sont répartis entre l'ancienne ville et la nouvelle ville, certains ont été massacrés, d'autres sont pris en otage, en particulier dans l'ancienne ville (Lycée Jean XXIII et hôpital de la GECAMINES⁶).

⁴Tous les officiers adjoints de compagnie sont au Tchad avec le commandant en second.

⁵ Dans l'ancienne ville, sans doute 1 PC à l'hôtel Impala et à la poste, 1 à l'hôpital de la GECAMINES. En nouvelle ville le pont sur la voie ferrée et les principaux carrefours pourraient être tenus, en cité Manika se trouveraient de forts éléments.

⁶ Générale des Carrières et des Mines (ex-Union minière du Haut Katanga).

L'opération est basée sur la rapidité. Ordre est donné aux unités de se regrouper au sol le plus vite possible et de rejoindre leurs objectifs initiaux prioritaires au pas de course sans tenir compte des pertes. Les trois objectifs initiaux sont précisés : Lycée Jean XXIII à la 1^o c^{ie}, hôpital de la GECAMINES à la 2^o c^{ie}, hôtel Impala et poste à la 3^o c^{ie}.

Dès lors, tout va très vite. Perception des parachutes (des T10 américains) et bricolage pour la fixation des gaines françaises sur les harnais américains qui n'ont pas de barrette de poitrine... Heureusement, formation montagne oblige, les légionnaires de la 2 ont toujours des bouts de drisse dans le fond du sac⁷...

L'avionnage et le fractionnement⁸ sont remaniés plusieurs fois et jusqu'à la dernière minute en raison des indisponibilités successives d'un C130 puis d'un C160 au dernier moment. Dans ces conditions, il n'y a que cinq avions disponibles qui sont remplis au-delà des normes raisonnables⁹.

Vers 15H30 :

Abruti par le manque de sommeil et surtout par les 4 heures de vol plus ou moins tactique dans une soute surpeuplée, l'instinct de conservation fait surface lorsque je me mets en position à la porte du *transall* « mais qu'est-ce que je fous là ? »

Cette réflexion est vite balayée par des images qui me viennent à l'esprit : assaut des grands anciens en casoar et gants blancs en 14, sauts opérationnels des anciens en Indochine en 52.... Un coup d'œil rapide vers le fond de la soute me montre que tous les regards des légionnaires de la section « commandement » sont fixés sur moi. Cela suffit pour faire oublier la gorge sèche et le ventre serré.

Go !

Le sol approche. Comme tout bon para, je serre les dents, les fesses, les coudes... Mais le choc est plus rude que d'habitude. Il faut dire que les conditions du saut sont particulières : paras lourdement chargés (j'avais donné l'ordre de remplacer le sac de couchage par des munitions), vitesse de descente augmentée par l'altitude de la zone de saut (1500m), température élevée, vent au sol de 6 m/s, sol dur, inégal, recouvert d'une haute végétation et parsemé de termitières de 2 m de haut.

Le regroupement, en début de zone de saut pour la 2^{ème} compagnie, est très rapide : dix à quinze minutes après le deuxième passage, elle quitte la ZS; il me manque trois hommes sur les 125 sautants¹⁰. Les liaisons radio sont établies.

Vers 16H00 :

Nous sommes pris à partie dès que nous pénétrons dans la ville. L'adversaire qui se trouve dans les haies se défend bien mais sans avoir d'action coordonnée. Les premiers comptes rendus signalent la présence de cadavres dans les rues et les avenues.

⁷ Chaque compagnie du 2^{ème} REP a sa spécialité qui oriente son entraînement : combat de nuit pour la 1^{ère}, montagne pour la 2, amphibie pour la 3, sniper et « destructeurs » pour la 4

⁸ Places des parachutistes dans la soute de l'avion pour que la mise à terre corresponde au regroupement des unités.

⁹ Plus de 80 paras par appareil pour 64 places.

¹⁰ Trois cassés au saut qui seront récupérés plus tard par le PC et dont deux auront les honneurs de la presse avec la visite de madame Giscard d'Estaing au Val de Grâce.

Au début de la progression, nous sommes surpris de trouver des rues vides ; puis les portes s'entrebâillent et les volets s'entrouvrent ; nous voyons apparaître des personnes traumatisées, des hommes et des femmes qui pleurent leur joie de nous voir et qui nous sautent au cou. Ce n'est pas facile à vivre, tiraillés que nous sommes entre le besoin de reconforter ces gens et le maintien de la vigilance face aux tirs sporadiques qui viennent de toutes les directions. Mais il faut faire preuve de fermeté malgré tout et la mission nous pousse vers l'avant.¹¹

Vers 18H30 :

La nuit tombe. Après avoir bousculé des éléments ennemis, nous sommes passés en force pour arriver vers 18H00 à l'hôpital de la GECAMINES. A l'intérieur, tout est cassé, saccagé, de nombreux cadavres jonchent le sol. Des blessés katangais intransportables ont été abattus sur place par les rebelles au moment du décrochage, d'après ce que nous disent les neuf médecins que nous trouvons terrés dans les caves de la clinique des cadres de la GECAMINES, à quelques centaines de mètres de l'hôpital.

Samedi 20 mai vers 4H30 :

Pendant toute la nuit, des patrouilles et des embuscades prennent à partie des éléments rebelles qui tentent de se regrouper ou de s'exfiltrer. Divers documents concernant l'organisation du FLNC¹² sont récupérés. Les actions autour de l'hôpital se caractérisent par des combats décentralisés jusqu'au niveau section voire jusqu'au niveau groupe car il s'agit de faire du volume pour tromper l'adversaire sur l'importance de l'effectif à terre (il n'y a que trois compagnies et un élément de PC réduit dans la première vague, soit 405 hommes). En fin de nuit, cela se calme.

Mais vers 04H30, un coup de feu dans la nuit à environ quatre cents mètres de ma position me fait sursauter. Arrêt du bruit de fond du TRPP13 : « Rouge, ici Rouge deux, le lieutenant est blessé ! » Transporté à mon PC, il est examiné sans retard par l'infirmier et soigné, à la lueur des TL 122 (nos lampes torches), par un ophtalmo civil réquisitionné parmi les médecins de la clinique des cadres. Admirable lieutenant R. ! Il voudra reprendre son poste rapidement et fera la joie des journalistes avec son look de corsaire que lui donne le bandeau qui lui couvre l'œil.

Vers 12H00 :

La compagnie a dépassé l'hôpital et arrive aux usines et aux ateliers de la GECAMINES, aux lisières ouest de la vieille ville. Nouvelle mission : récupérer le maximum de véhicules pour acquérir une plus grande mobilité tactique. Nous tombons sur d'énormes camions de chantier Magirus d'une magnifique couleur orange qui ne peut passer inaperçue...

¹¹ Ce n'est surtout que le lendemain que nous prendrons conscience de l'ampleur du drame devant le spectacle atroce des cadavres en décomposition. Vingt-huit ans après, j'ai encore le souvenir vivace d'une rue résidentielle ombragée et bordée d'une succession de villas coquettes avec, devant chaque portail, les quatre ou cinq cadavres (homme, femme et enfants) de la famille qui les occupait.

¹² Front de Libération Nationale du Congo – Couverture politique des Katangais.

« Le problème, c'est la mise en route et les clés de contact... » Réflexion que j'émetts à voix haute et que je regrette dès que je l'ai prononcée, devant le sourire narquois de l'adjudant de compagnie. Déjà, les moteurs tournent !

Vers 15H30 :

« Rouge, ici Soleil¹³, regroupement immédiat avec vos véhicules. » L'écoute du réseau régimentaire me permet de suivre la situation : la 4^{ème} compagnie, larguée dans la matinée, a accroché un fort élément rebelle¹⁴ au nord de la ville et a besoin de soutien. Une manœuvre est montée par le régiment, coordonnée par l'officier opérations : la 4 fixe, la SER et les mortiers couvrent et la 2 monte à l'assaut. Nous fonçons avec nos gros camions qui nous donnent l'allure d'une caravane de cirque.

Vers 16H30 :

La progression à pied vers la base d'assaut se fait à partir d'un oued qui permet de s'infiltrer en sûreté. Mais il faut en sortir, et les berges des oueds africains sont parfois comme des escaliers, avec des banquettes de près de deux mètres de haut.

Je prends mon élan pour en franchir une, à la manière du saut sur la « planchette irlandaise » du parcours du combattant ; mais...(rappelez-vous : lorsqu'on formait le toit pour les défilés à Coët, j'étais toujours au dernier rang....).

Après trois tentatives, je commence à m'énerver quand je sens une poussée d'Archimède qui vient de mon arrière train et qui me propulse au-delà de la banquette. Je me retourne furieux et vois en contrebas le grand sourire du caporal B. qui me tend la main, handicapé par le poids de la radio. Ah, cette poignée de main amicale et virile, pas de meilleur remède contre la tension nerveuse !

Nous y sommes. La compagnie est alignée à la limite des hautes herbes, en lisière du village. Un coup d'œil sur la gauche me permet de voir le lieutenant B., pouce levé ; coup d'œil à droite, le S/C A. est également pouce levé.

A l'assaut !

Vers 18H00 :

Après être tombé en garde aux lisières nord du village de Metal Shaba, nous avons fait le point et j'ai eu la visite du chef de corps sur ma position. Soudain, le radio me tend le combiné : « Rouge de Rouge 3, ils reviennent... », message interrompu par une explosion suivie de rafales de PM et de FM.

Contre toute probabilité (vu les résultats obtenus précédemment au champs de tir ...), la grenade antichar fait mouche et stoppe net le break qui arrivait par la route. Nous récupérons l'armement avant que le véhicule ait complètement brûlé... Mais pas les munitions qui font un beau feu d'artifice dans la nuit tombante.

¹³ Indicatif du chef de corps.

¹⁴ 300 hommes environ. C'est au cours de cette affaire que mourra le S/C D. dont nous retrouverons le corps pendant l'assaut.

Vers 23H00 :

La nuit est sombre comme le sont certaines nuits africaines. La compagnie s'est installée à hauteur du village, en couverture du régiment face à la direction de fuite des rebelles, en pensant pouvoir enfin grapiller quelques heures de sommeil par rotation. Mais en début de soirée, les chefs de section signalent à plusieurs reprises des bruits suspects sur leurs positions. Je sens leur inquiétude. L'impression de subir l'infiltration dans notre dispositif nous rend mal à l'aise...

Un coup de feu dans la nuit. Le légionnaire P. est touché d'une balle qui lui traverse la poitrine juste au dessus du cœur. Je demande son évacuation immédiate au PC. La réponse est négative car la situation ne permet pas de rouler la nuit et il faut attendre le lever du jour ; conseils du toubib : pansement compressif, le mettre en situation assise et le garder éveillé...

Merveilleux Caporal-chef G., « infirmier » compagnie, qui a soigné P. et lui a raconté des blagues pendant des heures pour le garder éveillé ! Je n'oublierai jamais cette nuit passée aux côtés de P. ; la respiration sifflante entrecoupée de gémissements quand la blague trop grosse poussait à rire... Quel soulagement quand, au petit matin, la jeep du docteur M. l'a enfin évacué...

Finalement, les rebelles qui étaient sur notre position n'étaient pas en infiltration mais en exfiltration. Ils avaient laissé passer l'assaut et s'étaient cachés dans les herbes en attendant la nuit pour s'échapper. Mais tous n'ont pas eu la chance d'y parvenir.

Dimanche 21 mai et jours suivants :

Le rythme des opérations décroît. J'envoie une liaison sur la zone de saut pour récupérer des parachutes. Il faut suppléer les sacs de couchage laissés à l'aérodrome de Kinshasa : les nuits sont fraîches à 1500 mètres d'altitude, même au Zaïre ! Le 21 mai au soir, il n'y a plus d'européens à Kolwezi.

Lundi 22 au samedi 27 juin :

Jusqu'au 27 mai, le régiment lance une série de coup de main sur les cités de Luilu, Kamoto et Kapata afin d'élargir le périmètre de sécurité de l'agglomération. Les légionnaires réduisent de nombreuses résistances isolées, délivrent encore quelques civils perdus en brousse et apportent leur concours à la population africaine traumatisée.

C'est au cours d'une de ces opérations, lors du raid sur la ferme Guissard, que la section commandement s'autorise un petit plaisir. En fouillant les bâtiments dévastés à la recherche de rescapés, je dépasse les WC dans le couloir lorsque un bruit de douche m'arrête dans ma progression... Un coup d'œil me montre que c'est le caporal W., radio, qui a déclenché le déluge en tirant la chasse d'eau et parce que le tuyau entre chasse d'eau et vasque « à la turque » n'existe plus. Mais la densité des étrons éparpillés dans ce local étroit ôte toute impression de luxe crapuleux... Et pourtant, jamais douche ne nous a paru plus agréable !

Au soir du 28 mai, les « tigres » katangais ont repassé la frontière. Pour le régiment, la mission est remplie. Néanmoins, certains éléments katangais demeurent, ils se sont fondus dans la population avec leurs cadres politiques et y seront toujours quand nous quitterons Kolwezi. Les 7 et 8 juin, le régiment est relevé par une force interafricaine et regagne la Corse à bord d'avions gros porteurs américains (C 141 et C5A Galaxy).

Un jour de juin 1978 après une grasse matinée :

Il fait un temps magnifique à Perpignan où, après l'opération, je suis en permission de courte durée chez mes parents.

L'agitation médiatique qui a suivi notre retour me laisse désabusé, voire parfois écoeuré par la partialité des commentaires et la désinformation qu'ils manifestent dans la présentation des faits, sciemment déformés et souvent mensongers, pour suggérer que c'est l'intervention qui est à l'origine des massacres et pour cadrer avec les visions idéologiques du moment¹⁵.

Je me promène le nez au vent sur la place de Catalogne et tombe en arrêt devant une grosse inscription à la peinture sur un mur (aujourd'hui, on dirait un « tag »). Je me retiens d'éclater de rire :

« MIRACLE A KOLWEZI : LES MERCENAIRES DEVIENNENT DES ANGES ! »

Décidément, les communistes catalans ne manquent pas d'humour...

¹⁵ Le chef de corps a été l'objet d'une violente campagne médiatique sur son passé de parachutiste (donc nécessairement tortionnaire...) en Algérie. Cela a réveillé des instincts « guerriers » chez des clandestins en mal d'actions « glorieuses » qui s'en sont alors pris au garage de sa villa en le faisant exploser...